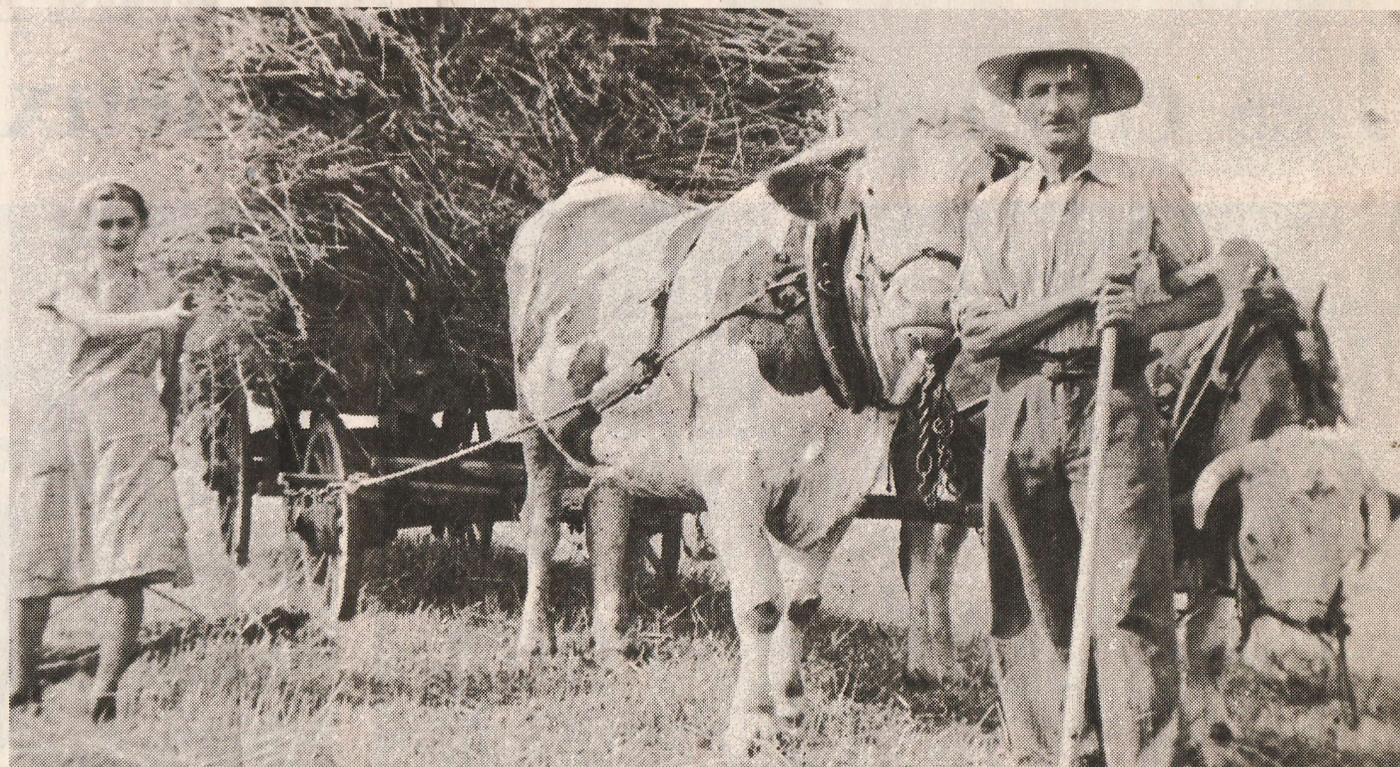


Livres

14-18 vécu par un paysan de Saint-Ulrich

« Die beste Gelegenheit zum Sterben... »

Les mémoires de guerre de « l'anti-héros » D. Richert



Durant ses quatre années de guerre, le « Muskétier » D. Richert (notre photo de gauche) n'aura eu qu'un seul et unique souhait: retrouver la vie paisible de Saint-Ulrich, sa ferme, ses bêtes, ses prés. A l'instar du brave soldat Schweik, il n'a jamais cessé de croire en « ce Dieu qui a laissé pousser des fusils mais aussi le blé pour les y jeter. »

Durant ces années qui ont suivi la première guerre mondiale, les récits à la mode étaient les récits de guerre qui louaient la bravoure du soldat. Sur cette terre sundgauvienne « libérée », l'autorité s'attelait à exorciser le virus de la « germanite ». Dans les écoles, les enfants chantaient le doux couplet du retour dans le sein de la mère patrie des provinces perdues...

Modeste paysan de Saint-Ulrich, Dominique Richert ne se laisse pas abuser par le pathos de l'époque. Depuis longtemps, il a perdu goût à la guerre. Si goût il peut y avoir! Sur le front de l'Est, dans la lointaine Russie ou dans les Carpates, sur le front Ouest, dans le Nord de la France, le « Muskétier D. Richert » a vécu la souffrance ordinaire du fantassin: les privations, les humiliations, la peur, l'angoisse... Un cauchemar que Nickel n'arrive décidément pas à effacer de sa mémoire. Le soir, à la veillée ou au restaurant du village voisin, autour du « Stammtesch », il lui arrive de raconter ce que fut cette sale guerre, cette boucherie immonde. « Eine Schweinerei », s'exclame-t-il.

Mais dans son for intérieur, Dominique Richert sait que la parole est éphémère. Et c'est ainsi qu'il se décide à écrire ses souvenirs sur de vulgaires cahiers calligraphes.

Cela me laisse froid!

Harassante comme la guerre, la chronique de Richert ne fait l'impasse sur aucune misère, aucune détresse. Des corps qui se tordent de douleur, des cris qui éclatent dans la nuit lugubre, l'odeur de la mort qui est partout, des relents d'urine et de sueur. Le ton du correspondant de guerre est volontairement laconique, sans fard. Les faits, rien que les faits! Dans leur nudité cruciale. « Nous sommes loin des jérémiades patriotiques et des redondances revanchardes » écrit notre excellent confrère D. Walter dans un article consacré au livre de D. Richert.

De cette guerre, Richert essaie de s'en tirer du mieux qu'il peut. Utilisant en Russie toute sa science du combat pour déjouer la mort. Paradoxe: il est apprécié de ses supérieurs pour son savoir-faire, son « métier ». A tel point qu'il se voit décorer de la croix de fer deuxième classe. Nickel n'en a rien! « Le commandant du régiment nous dit d'être fiers de cette distinction. Mais tout cela me laisse complètement froid, car à l'évidence j'aurais préféré jeter tout ce bric-à-brac pour retourner à la maison » confesse Dominique. Un peu à la manière du brave soldat Schweik. Marginal, il l'est en effet notre « Muskétier » sundgauvien quand il lui arrive de penser les

Dominique: « Das wäre uns bald gleich wie der Krieg endet, wenn wir unser Leben behalten können. »

Le lieutenant se fâche: « Was sagen Sie! Ihnen ist gleich, wie der Krieg endet? »

Dominique: « Der Krieg kann enden, wie er will: wenn ich das Kriegsende erlebe, bin ich bei den Siegern. »

Le lieutenant abasourdi: « Wieso? »

Dominique, corrosif: « Ich bin Elsässer! Gewinnt Deutschland, bleibt das Elsass deutsch und wir befinden uns bei den Siegern. Gewinnen die Anderen, dann wird das Elsass französisch, und wir befinden uns wieder bei den Siegern! »

Lieutenant: « Aber sicher wäre Ihnen ein deutscher Sieg doch lieber. »

Dominique: « Ich bin Landwirt und muss meine Schole sowieso bebauen. Ob ich meine Steuer, hier oder dort bezahle, ist mir so ziemlich einerlei. »

Lieutenant: « Sie sind gegenwärtig Unteroffizier und ihre Gesinnung muss deutsch bleiben. »

Comme il est dit dans ce dialogue, le sous-officier Dominique Richert

où il est mobilisé dans la 1^{re} compagnie du 112^e régiment d'infanterie (alors en garnison à Mulhouse) jusqu'au 24 juillet 1918 où il déserte les lignes allemandes pour rejoindre les troupes françaises... Dans une prose dépouillée, forte et directe, poignante par sa simplicité. Plus remarquable encore : ces cahiers rédigés en « **Sutterlinschrift** » contiennent pratiquement aucune rature ou mot barré. L'écriture y est dense et régulière. « **Manifestement, D. Richert savait par cœur ce qu'il avait à dire** », note Angélika Tramitz, écrivain allemand, à l'origine de la publication de l'ouvrage.

Contrairement au genre littéraire traitant des faits de guerre, la chronique de l'agriculteur sundgauvien sera celle d'un observateur sans complaisance. Jour après jour, semaine après semaine, il décrit la guerre telle qu'elle est. Dans sa répugnante vérocité. De la fureur, du sang, de la sueur, les cris des mourants, des corps déchiquetés. C'est le témoignage d'un soldat de base, de l'« anti héros » pour qui le « **Heldentod** » n'est qu'une barbarie de plus imaginée par les puissants pour dupes les humbles.

Cette émouvante chronique éditée en 89 sous le titre « **Meine Erlebnisse im Kriege 14-18** » est aussi un remarquable document sur la perception de la guerre par ces « sans grade » trop souvent ignorés de l'histoire officielle.

Dans ces 380 pages publiées par une maison d'édition allemande (Kneisebeck und Schuler), Dominique Richert note scrupuleusement et avec un sens déconcertant du détail, les anecdotes sordides du champ de bataille. Au milieu de ces déchainements de violence, Dominique a su rester lucide, n'hésitant pas à secourir son prochain. Tel ce soldat français que ses camarades voulaient achever...

Je n'avais pas envie de chanter

Instinctivement, Dominique Richert, le pacifiste, a toujours compris que le militarisme exarcerbè mènerait tout droit au drame! Dans la nuit du 29 juillet 14, quand ses camarades de chambrée entonnent « Deutschland über alles » en apprenant que la guerre venait d'être déclarée, Dominique reste à l'écart. Dubitatif. « **Je n'avais pas envie de chanter, car je pensais de suite que ce qui pouvait nous arriver de mieux à la guerre, c'est d'être tué** » écrit-il. Déjà!!!

* Pour Dominique Richert, ces quatre années de guerre ne furent qu'un misérable périple marqué par la faim, l'angoisse, les souffrances petites et grandes, les brimades morales et toujours ce sentiment oppressant de l'absurdité d'une tuerie orchestrée par les puissants.

« Die verdammte Disziplin »

Sur le front russe, Dominique, devenu entretemps un combattant expérimenté, sait faire preuve de ruse et d'astuce pour sauver sa peau, du mieux qu'il peut. Jamais on trouve une quelconque trace de haine pour « l'ennemi » d'en face. Plutôt de la compassion. Comme pour ces milliers de soldats russes fauchés par les mitrailleuses allemandes... alors qu'ils bataillaient en retraite. Toute son aversion et sa rancœur vont aux officiers allemands et leur stupide arrogance. Il n'a que mépris et dédain pour le terrible « **Muss** », la « **verfluchte Disziplin** », et ce « **Draufgängertum** » dont se gausse la littérature de propagande. Le « **Musketier** » Richert démythifie : « **Il n'était absolument pas question de courage. La peur de mourir domine tous les autres sentiments et c'est uniquement l'effroyable contrainte (des « **furchtbare Zwang** ») qui fait avancer le soldat. J'aurais voulu voir ce qui se serait passé si on avait donné l'autorisation aux soldats de choisir entre rentrer immédiatement à la maison et rester au front. Je crois qu'aucun homme n'aurait été volontaire pour rester au front. Tous auraient envoyé la mère patrie au diable et n'auraient plus eu qu'un seul souci, sauver leur peau et mener une existence digne d'un être humain** ». Ces lignes subversives pour son temps sont celles d'un simple paysan de Saint-Ulrich.

ceux à cette époque polonaise alors que ses camarades se servent sans demander leur reste...

L'épisode le plus troublant concerne la révolution russe. La scène se situe en février 1918 quand les troupes allemandes sont appelées à recourir par les autorités locales pour « libérer » les pays baltes occupés par les bolchéviques! Ce qui donne l'occasion à Dominique d'ironiser sur la « **manie allemande à vouloir libérer les Français des Français et les Anglais des Anglais!** »

Corrosif!

Avec quelques éléments de sa compagnie, Dominique a pour mission d'arrêter une institutrice soupçonnée d'avoir des sympathies pour les bolchéviques. Il simule l'arrestation mais s'arrange pour que sa protégée puisse regagner son village natal où elle sera en sécurité. Manifestement, le brave Nickel éprouve plus de sympathie pour les révolutionnaires que pour l'aristocratie. Il le prouva encore par la suite! Ayant reçu l'ordre de récupérer les fusils chez les paysans, il les invite carrément à les cacher... Mais la récréation russe sera de courte durée.

De trou en trou

Le matin du 24 avril 18, Dominique se retrouve sur le front Ouest et c'est la grande bataille de Villers-Bretonneux : « **Soudainement nous fûmes noyés sous un déluge de mines et de grenades. Nous avons sauté dans les trous creusés par nos soins ou par l'impact des grenades. Nous nous faisons aussi petits que possible pour ne pas être touchés par les éclats des obus. Au moment où je cherchais un abri plus sûr, une mine tomba à trois mètres de moi dans un trou où se trouvaient trois fantassins. Leurs corps déchiquetés furent projetés dans toutes les directions. Finalement je réussis à trouver un trou d'obus où j'étais mieux protégé. Et c'est ainsi que nous progressions de trou en trou. Ce fut un miracle que je n'ai pas été blessé.** »

Dieser Halunke!

Comble de l'humiliation : le lendemain, les survivants du 332^e régiment d'infanterie ont dû défiler sur une prairie devant le général Von Adams, commandant la division. L'homme était haï par les soldats. La colère submerge Nickel : « **Ich dachte: du verfluchter Massenmörder, brauchst du uns Kinder zu nennen?** ». Il déconce « **le cynisme de ce vaurien (Halunke) qui touche une soldé sans raison** ». Et c'est la rage au ventre que Dominique écoute de jour-là le discours belliqueux du dignitaire prussien.

Dans le camp du vainqueur...

Et au hasard de cette attente interminable dans un de ces multiples trous d'obus, Dominique en vint à confier à ses camarades que les Allemands allaient perdre la guerre. Banal? Un lieutenant allemand a surpris les propos de Dominique et l'interpelle. Dialogue entre deux déluges de fer et de feu.

Le lieutenant à Richert : « **Was führen sie da für ein Gespräch. Sie sind überhaupt mit den Mannschaften zu Kameradschaftlich. Sie sollten ihnen gegenüber besser ihre Autorität als Vorgesetzter zeigen und überhaupt nichts sagen was die Siegeszuversicht der Soldaten stören könnte** ».

Dominique : « **Herr Lieutenant, sie sehen doch so gut wie ich dass, wenn 50 deutsche Granaten hinüberfliegen, 300 Englische als Antwort zurückkommen... Ich bin jetzt fast fünf Jahre Soldat und weiss, dass man mit Gerechtigkeit mit den Mannschaften weiterkommt. Und wenn ich zum Beispiel mal verwundet würde, wäre ich sicher dass mich meine Leute nicht im Stich lassen würden.** »

Lieutenant : « **Sie mögen recht haben. Aber die Siegeszuversicht dürfen sie nicht beeinträchtigen.** »

titre : « **Meine Erlebnisse im Kriege 14-18** ». C'est un écrivain, Angelika Tramitz et un historien, Bernd Ulrich, qui sont à l'origine de cette publication.

ceux à cette époque polonaise alors que ses camarades se servent sans demander leur reste...
c'est le témoignage d'un soldat de base, de l'« anti héros » pour qui le « **Heldentod** » n'est qu'une barbarie de plus imaginée par les puissants pour dupes les humbles.

Infâme mensonge

Une scène qui éclaire le personnage Richert. Début du mois de juin 18, Dominique voit ses camarades ramasser les cadavres sur le champ de bataille. L'horreur de la guerre se lit encore sur les regards. Dominique s'indigne : « **J'ai lu que les soldats allemands meurent doucement avec un sourire sur les lèvres. Quel affreux mensonge. Qui peut avoir envie de sourire quand il se retrouve devant une telle horreur. Ceux qui ont été au front, savent que tout cela n'est qu'un infâme mensonge qu'on jette en pâture à l'opinion.** » Révolté, il l'était assurément Dominique en cette année 1918. Exaspéré par tant de souffrances et de sottises, Dominique songe avec nostalgie au village natal, à la ferme.

A la première bonne occasion il passe à « **l'ennemi** ». Et le plan, qu'il mijotait depuis longtemps, se réalisera lors de cette fameuse nuit du 23 au 24 juillet où il réussit à se faufiler au-delà des lignes allemandes pour rejoindre les lignes françaises. C'est la délivrance. Pour cela il sera condamné à mort par un tribunal allemand. D. Richert trouve scandaleux que des officiers allemands payés pour faire la guerre puissent prononcer une telle condamnation « **contre quelqu'un qui ne voulait que sauver sa pauvre vie.** » Et Nickel n'est pas tendre pour les officiers qui ne cessent de parler « **de la Patrie** » mais « **qui sont rémunérés pour mener une vie de paresseux, qui ont une batterie de décorations sur leur poitrine et qui envoient à la mort des centaines de milliers de braves gens. Ne méritent-ils pas plutôt la mort que moi...** » accuse Richert.

Sauver sa peau

Pour éviter toute équivoque, Richert le pacifiste tente tant bien que mal d'expliquer aux officiers français qui l'interrogent qu'il a déserté non par patriotisme mais « **pour sauver sa peau.** » Le Sundgauvien déconcerte...

Mais il est tout à sa joie d'avoir pu échapper au misérable sort des tranchées. A la mort!... « **Ubergücklich.** » Et dans ces premières semaines de liberté retrouvée, notre Dominique ne cache pas son enthousiasme pour cette France qui sait accueillir ces Alsaciens déserteurs avec générosité. Il apprécie le pain blanc, les bonnes rations de viandes qu'il partage avec les Poilus et le vin rouge. Il avoue même prendre du bon temps. Mais cette image de la France va s'altérer au fil des semaines. D. Richert souffre des préjugés dont sont victimes les Alsaciens-Lorrains. Il s'entend traiter de « **boche** »... D. Richert déchante aussi quand il voit les officiers français maltraiter les hommes et notamment les soldats marocains. Cela lui rappelle les « **mœurs** » de l'autre camp. Enfin l'intendance se dégrade au fur et à mesure que les semaines passent. Supportant mal l'inactivité, Dominique se porte volontaire pour aller travailler sur une ferme, près de Saint-Etienne. Le 11 novembre 18, alors qu'il faisait des fagots dans la forêt, Nickel entend tonner le canon à Saint-Etienne. C'est l'armistice tant espérée!

Dominique apprend que le Kaiser s'était réfugié en Hollande. La nouvelle le met hors de lui : « **Dès que ce genre de scélérat se sent en danger, il prend la tangeante. Alors que des gens comme nous avons connu durant quatre ans la misère et le dénuement. Pour rien et encore rien!** »

Dès qu'il en reçoit l'autorisation officielle, Dominique Richert se met en route... vers Saint-Ulrich. La joie au cœur!

Et c'est le lendemain du nouvel an 1919 que Dominique retrouve enfin sa terre natale : « **Oben, erblickte ich mein Heimatdorf, dass ich im Oktober 1913, also vor bald 5 ½ jahren verlassen hatte. Ganz plötzlich stiegen mir die Tränen in die Augen. Nun war ich endlich wieder zu Haus! Der einzige Wunsch, denn ich während des Krieges hatte, und an dessen Erfüllung ich so oft gezweifelt hatte, war nun erreicht!** » **F. Dangel**

□ Les souvenirs de guerre de (Nickes) Richert ont été publiés en 1989 et en allemand bien entendu par une maison d'édition de Munich (Kneisebeck U. Schuler), sous le titre « **Beste Gelegenheit zum Sterben** » (sous

□ Ceux qui auraient l'intention de se procurer le livre peuvent s'adresser à Ulrich Richert (fils de Dominik) à Saint-Ulrich.
○ En projet, une édition en français du même ouvrage.